Du mélange des questions aux savoirs circulants

Retour sur un moment biographique

Anne Piponnier

Crem, Université de Lorraine

Résumé : Dans le champ des études de sciences, se saisir d'un moment biographique peut se révéler heuristique pour déceler les modes de construction, de mise en circulation et d'appropriation des savoirs. Le texte introductif de Baudouin Jurdant nous donne ici l'occasion exemplaire de cette possible mise en résonance entre champs, objets et parcours de recherche, pour en accroître la dimension et la portée interprétatives.

Mots-clés : trajectoire de recherche, moment biographique, identité de chercheur, légitimité des savoirs, indiscipline.

Une première remarque s'est imposée à l'orée de ce travail d'écriture sur un des textes du recueil de textes de Baudouin Jurdant : la relative difficulté à élire un texte, à l'extraire de son terreau et du mouvement dans lequel il prit source et se trouve désormais inscrit, mais pas pour autant figé. Car ce qui frappe dans chacun de ses écrits ou retranscriptions, c'est précisément leur texture, une plasticité née de leur propension à la circulation, de l'oral à l'écrit, mais aussi du dit et du non-dit, du déjà-là et de l'a-venir. Texture délicate, toujours à recomposer, qui prend le risque de la reprise inlassable du motif mais aussi paradoxalement de l'instabilité, de l'incomplétude. Tissu dense de fils argumentatifs et de références mais aussi d'ellipses et d'implicites qui aiguisent la curiosité et introduisent de la variété, éloquence en actes de cette quête intellectuelle, incarnant à sa manière un processus à l'œuvre fait de différences et de répétitions que Gilles Deleuze (1968) a exploré dans le champ philosophique. Mais aussi tessiture pourrait-on dire de chaque texte, singulière dans

sa manière de convoquer les voix présentes et absentes qui en nourrissent le propos, comme de s'adresser par-delà son auditoire aux publics à venir ou désormais advenus.

1 L'appel du texte

Pour autant, une affinité élective s'est assez vite dessinée pour ces « Questions très mélangées », en écho immédiat avec ce que les textes de Baudouin Jurdant m'ont apporté et m'apportent encore, à des lectures distantes de plusieurs années. Le choix de ce texte ne se réduit pas à sa place introductive dans ce recueil. Le parti pris de l'auteur du « mélange » annonce ici une aventure (s'attaquer à une diversité de questions de fond) non dénuée d'audace (à vouloir les embrasser toutes et en explorer les liens, le risque est toujours pris d'en accroître la complexité) mais tempérée d'une pointe d'humour implicite que l'on sent poindre, devant l'ampleur de la tâche.

Par-delà le risque d'opacité due à ses ellipses, sa densité théorique et sa polyphonie, ce questionnement mélangé permet d'apprécier dans sa dynamique interne la capacité à tenir une perspective, à partir des multiples regards tour à tour convoqués, interpellés et souvent déconstruits. L'appel du texte (Barthes,1984), celui qui fait lever la tête en lisant, s'est trouvé ici renforcé par la date de sa production (1979). Bien que largement antérieur à mon entrée en contact avec les travaux et les activités de Baudouin Jurdant, il préfigure à la fois bon nombre de ses textes ultérieurs, les modalités de leur mise en public, et en ce qui me concerne, les conditions d'une rencontre.

Aussi vais-je m'autoriser un petit travail d'ego-histoire que ce texte a inspiré. Je retrouve de nombreuses questions qui ont alimenté mon travail et ont jalonné ma propre trajectoire de chercheuse, et qui éclairent par là-même les conditions de cette interpellation, depuis les premières lectures de textes de Baudouin Jurdant au début des années 2000, suivies d' échanges lors de divers séminaires et rencontres dans les années suivantes. Le travail de mémoire intellectuelle naît en effet d'un désir partagé de réflexivité et de dialogue sur la source des questions de recherche que nous nous sommes posées et des modalités de leur apparition. Une réflexivité qui, dans un geste réciproque, va musarder dans le texte, pour y puiser à sa guise ce qui, à mes yeux, y fait sens dans la « façon de penser et la manière d'être » (Macé, 2016) autrement dit le style de Baudouin Jurdant. À sa mesure, mon propos se place aussi dans le sillage d'une « histoire émotionnelle du savoir », celle que défend l'historienne Françoise Waquet, à l'inverse d'une approche psychologisante et se limitant à des « occasions biographiques » (même si celle-ci en est une, convenons-en), pour donner à voir un moment et un pan de « l'écologie intellectuelle » (Waquet, 2019 : 17) par laquelle se construisent les passions cognitives.

2 L'insoutenable désir de science

Par cet emprunt en clin d'œil à Milan Kundera, je livrerai une première remarque d'ensemble sur le pouvoir de faire re-surgir une parole, de la faire résonner par-delà l'espace-temps qui la circonscrit, d'en confronter l'écriture au temps présent au temps parcouru depuis sa parution.

Faire paraître un tel article en 1979 n'allait sans doute pas de soi mais il me semble que dans la décennie suivant les événements de mai 68 les conditions d'accueil étaient plus favorables à ce type de texte un peu débridé, inclassable, à mi-chemin entre critique et pamphlet et dont la dimension programmatique autorisait en retour une liberté de ton, non dénuée d'humour, un brin provocatrice, parfois empreinte d'auto-dérision. Que la revue *Art press* ait alors accueilli le texte n'est pas pour surprendre : cette revue de l'avant-garde artistique et culturelle fondée en 1972-73 [1] entendait défendre une logique du désir, quels que soient ses objets et ses pratiques (Millet, 2001) fondée sur l'idée de cohabitation et de confrontation culturelles en donnant la parole aussi bien à des artistes, des critiques que des intellectuels. Se voulant transgressive d'un certain nombre de codes culturels et artistiques, elle entendait s'en affranchir en ouvrant ses colonnes à de nouvelles voix hors du cercle restreint des arts plastiques (*ibid.*, 1992).

Le lieu et la date de publication (1979) prennent ici un sens particulier, en ce qu'ils jettent une lumière nouvelle sur ce qui, dans ma formation d'origine, *a priori* assez éloignée des préoccupations de l'auteur, a pu faciliter le cheminement vers ces questions mélangeant épistémologie, réflexion critique sur la légitimité de la recherche et statut du chercheur ou encore rôle instituant de la discipline. En 1979, jeune étudiante en histoire de l'art à l'université de Paris I-Panthéon Sorbonne, je découvre *Art Press* dans le cadre de mes cours d'art contemporain. La revue à laquelle collaborent alors certains de nos enseignants fait partie des prescriptions de lecture, acquérant ainsi un statut d'archive vivante pour les étudiants en histoire de l'art et arts plastiques que nous étions, du moins dans cette université parisienne. Il est possible que ce texte ait attiré mon regard au hasard des feuilletages en quête d'un article utile pour alimenter un travail, ou même que je l'aie lu et depuis oublié. Rien ne peut venir l'attester, mais le propos et le ton qui s'en dégagent réactualisent ici la singularité d'un espace éditorial alors dédié à un cercle encore relativement restreint mais que nous appréciions alors pour sa capacité à s'ouvrir à de nouveaux terrains d'investigation et à décloisonner les regards.

3 L'entrée en sciences : la question de la légitimité

Un autre trait marquant de ce texte est pour moi l'actualité du questionnement sur la légitimité à parler de la science, une interrogation récurrente tant au sein des institutions de la recherche qu'au sein de l'espace médiatique. « *Que dire de la science quand on lui est extérieur* » s'interroge Baudouin Jurdant, une formule dont on peut trouver chaque jour ici et là de multiples variantes, selon qu'il s'agisse de défendre des positions acquises au sein de l'académie, de lutter pour des places à conquérir ou de tenter de nouer ce fameux dialogue supposé rompu entre la science et la société, en éclairant les conditions techniques, idéologiques, économiques et environnementales de l'activité des chercheurs.

Si ce questionnement et ceux qui en découlent concernant les pseudo-sciences résonne ici particulièrement à mon oreille de chercheuse, c'est d'abord pour leur capacité à dessiner, derrière l'apparente simplicité de la question, l'ampleur des enjeux tant aca-

1. À la fin des années 1970, *Art Press* acquiert une notoriété croissante au sein des mondes de l'art et de l'académie, avant de devenir à partir des années 2000 une revue artistique et culturelle de référence.

démiques que médiatiques qu'ils ne cessent de poser. La démarcation entre sciences et pseudo-sciences réveille ici un souvenir lié à ma discipline d'origine, l'histoire de l'art. À la fin des années 1970, bien que présente à travers des enseignements, des diplômes adossés à une recherche vivante, elle-même en prise avec des terrains diversifiés, et malgré la réputation de certains de ses fondateurs en France [2], l'histoire de l'art reste une discipline faiblement institutionnalisée (Poirrier, 2004 : 300), une sorte d'hybride, ni tout à fait histoire, ni tout à fait sociologie. Elle cherche encore sa place, prise en étau principalement entre la sociologie de l'art bourdieusienne et les débuts de l'histoire culturelle fondée sur une interdisciplinarité assumée. Il sera difficile pour la discipline, au sein même de l'institution universitaire, comme dans les institutions de l'art (musées, écoles etc.) de faire admettre sa spécificité et pour certains, sa légitimité à faire science. Et pour une jeune chercheuse il semble alors difficile de trouver sa place, le bagage étant bien trop léger pour certains (les tenants de la science véritable), déjà encombrant pour d'autres, notamment les disciplines récentes à la recherche d'appuis indispensables à leur construction.

Même si le débat ne se tenait en ces termes que parmi les adversaires les plus radicaux des historiens de l'art, la question des pseudosciences a marqué durablement mon parcours de chercheuse. Il ne s'agissait pas tant de s'en démarquer que d'y puiser matière à réflexion sur le statut de la science et des savoirs légitimes ou légitimants.

De nombreuses années après, m'intéressant aux représentations de la science et à ses enjeux [3] dans l'espace public, la question de la légitimité à entrer dans le « monde de la science », à y poser un regard construit à l'extérieur de ce qui est communément admis comme étant la Science (n'ayant pour ma part aucune formation en sciences fondamentales ou expérimentales) s'est posée dans toute son acuité : il s'agissait de réfléchir à la possibilité que nous nous accordons, en tant qu'individu, citoyen, éventuellement chercheur, à pénétrer dans le temple : ouvrir la boîte noire de la recherche, pour y déceler des régimes de vérité parfois contradictoires, et reconnaître en nous, au prisme de ce travail, l'élaboration et le partage de nos savoirs.

4 Entre science et idéologie, la place encadrée du chercheur

Un autre invariant de la réflexion épistémologique que ce texte de Baudouin nous donne à repenser est sans conteste celui des rapports que la science entretient avec l'idéologie : « *Autrement dit, s'il faut vraiment distinguer la science de l'idéologie, suivant en cela un principe qui fut cher à Althusser, si les sciences doivent s'opposer aux idéologies, se détacher d'elles, doivent-elles alors relever de « définitions logiques* » ?

Dans mes recherches sur les pratiques de communication de la recherche dans l'espace public et plus précisément, celles qui ont consisté à mettre au jour les enjeux de certains des dispositifs propres au régime des technosciences (Bonneuil et Joly, 2013), la dimension idéologique de la science et la dimension scientifique de l'idéologie se sont

2. Je pense ici en particulier aux travaux menés dans les années 1950 par l'historien et critique Pierre Francastel, dont l'ouvrage majeur *Peinture et société* (Lyon, Audin, 1951) avait pour projet de faire une « sociologie historique comparative ».

3. Intérêt que j'ai pu construire en participant au séminaire que conduisait Joëlle Le Marec dans le cadre du Cluster « Enjeux et représentations de la science » au début des années 2000 à l'ENS de Lyon.

pour ainsi dire trouvées face à face et tout l'enjeu fut d'en identifier les interactions réciproques.

Dans le champ de la recherche, la généralisation de l'usage des instruments de la gouvernance de l'action publique tels que les projets, a contribué à questionner la fameuse autonomie du champ scientifique et à instituer de nouvelles formes de collectifs et d'organisation de la recherche. Pour autant ces dernières peuvent-elles prétendre à la définition de la science comme « *une connaissance sans sujet connaissant* » selon la définition popérienne ? C'est sans compter sur le travail des normes qui se joue dans l'instrument saisi ici par le collectif.

Dans ce travail de frottement entre le pouvoir d'agir et la règle consentie se glissent toutes les incertitudes, mais aussi les circulations des savoirs aux pratiques et, paradoxalement, les possibles clôtures de sens, les passages subreptices des normes aux valeurs et inversement. Ainsi dans ces procédures standardisées, s'installe une « *méthode scientifique* », nous pourrions même dire « *la méthode scientifique* », pour reprendre le titre d'une émission de vulgarisation scientifique diffusée sur France Culture, laissant accroire qu'il s'agit là du seul et unique lieu de la science, enfin objectivée.

5 Le droit d'ingérence du chercheur : occuper le lieu de l'indiscipline

Dès lors, quelle place possible pour le(la) chercheur(e), qui n'est pas géomètre, mais dispose de la capacité à choisir ses outils de travail ? Il me semble que dans ces « *Questions mélangées* » présentées en introduction de ce volume comme dans la suite des textes qui nous sont donnés à lire ou relire, se déroule un « *programme fort* », inlassablement repris, toujours en alerte : celui qui consiste à sortir des catégories, à assumer l'audace d' occuper le champ, à oser encore et toujours faire de la recherche par delà les injonctions et les urgences de toutes sortes.

Bibliographie

Barthes Roland, *Le bruissement de la langue*, Seuil, Paris, 1984.

Bonneuil Christophe et Joly Pierre-Benoît, *Sciences, techniques et société*, La Découverte, coll. « Repères / sociologie », Paris, 2013.

Deleuze Gilles, *Différence et répétition,* PUF, Paris, 1968.

Francastel Pierre, *Peinture et société. Naissance et destruction d'un espace plastique. De la renaissance au cubisme*, Denoël-Gonthier, Coll. « Grand Format Médiations », Paris, 1977.

Macé Murielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Gallimard, Coll. « NRF Essais », Paris, 2016,

Millet Catherine, « Ce n'est qu'un début, l'art continue », *Art Press*, n° spécial 13, 1992.

Millet Catherine, *La vie sexuelle de Catherine M.,* Seuil, Paris, 2001.

Poirrier Philippe, *Les enjeux de l'hisoitre culturelle*, Coll. « Points Histoire », Seuil, Paris, 2004.

Waquet Françoise, *Une histoire émotionnelle du savoir. XVIIe-XXIe siècle*, CNRS Editions, Paris, 2019.